

LE

# PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ADMINISTRATION & RÉDACTION

14, rue Confort, A LYON — V. FOURNIER, Directeur.

ABONNEMENTS

Un an..... 7'  
Six mois..... 4  
Trois mois... 2

ANNONCES

LA LIGNE

Anglaises..... » 20<sup>c</sup>  
Réclames..... » 40  
Faits divers.... 1' »



LES ANNONCES SONT REÇUES A PARIS

Chez MM. HAVAS, LAFFITE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 8, place de la Bourse.

## CAUSERIE

Tout le monde, à Lyon, déplore la destruction de l'Alcazar, appelé à disparaître prochainement, lorsque l'état de construction de l'église que l'on élève à côté l'exigera.

L'Alcazar, en effet, est un établissement des plus remarquables par ses vastes proportions; c'est la seule salle où, à Lyon, on peut donner de splendides fêtes réunissant cinq à six mille spectateurs. Je ne parle pas des bals masqués, qui intéressent cependant assez vivement toute la jeunesse qui a vingt ans.

Ce qui fait regretter la destruction de l'Alcazar, c'est que tout le monde comprend qu'au prix qu'ont atteint actuellement les terrains, il serait impossible de reconstruire cet établissement dans des proportions aussi vastes.

Eh bien! une indiscretion me permet de donner à mes lecteurs une nouvelle, dont aucun journal de Lyon n'a encore soufflé mot: l'Alcazar ne disparaîtra pas; et voici par quelle combinaison:

Le propriétaire de l'Alcazar, M. Vaubertrand, s'est entendu avec le propriétaire de la Rotonde, et le jour même où, par ordre, le marteau et la pioche attaqueront l'Alcazar, la Rotonde sera rasée, et, sur son emplacement, on reconstruira l'Alcazar, tel qu'il existe aujourd'hui.

A ce propos, qu'on me permette quelques observations.

Tout en reconstruisant la salle telle qu'elle est — puisqu'il importe d'utiliser les matériaux — ne pourrait-on pas modifier le plan, de telle sorte qu'on pût transformer la salle en salle de spectacle ou de concert?

Nul n'ignore, en effet, que les conditions d'acoustique sont excessivement mauvaises à l'Alcazar actuel, et qu'en outre, les specta-

teurs y sont très-mal assis. Ne pourrait-on pas corriger ces défauts?

J'ai parlé de salle de spectacle. On me répondra qu'il ne s'agit pas simplement d'avoir une salle, qu'il faut avoir des comédiens, et que, dans sa position excentrique, l'Alcazar ne saurait sérieusement compter que sur la représentation du dimanche, insuffisante pour faire face aux frais qu'entraînerait une troupe permanente.

Je pourrais objecter que cette situation excentrique ne nuit pas à l'Alcazar lorsqu'il exhibe des cirques, par exemple, et que, lorsqu'on offre au public l'attrait d'une agréable représentation, il ne recule pas devant l'ennui ou le désagrément de traverser les ponts. Mais j'admets qu'il y ait là une chance dangereuse à courir, en m'empressant d'ajouter qu'on peut l'éviter.

Dans le projet — dont j'ai parlé ici — de la construction d'un nouveau théâtre sur l'emplacement du théâtre Bellecour, l'auteur de ce projet, M. Boucher, établit précisément sa combinaison sur l'absence de troupe.

Nul n'ignore, en effet, qu'une société s'est formée à Paris pour exploiter en province les pièces féeriques, qui obtiennent un grand succès. Cette société fait peindre des décors, organise une troupe et entreprend une tournée départementale. C'est de cette façon que nous avons eu *le Tour du Monde en 80 jours*.

Est-ce que la direction de l'Alcazar ne pourrait pas s'entendre avec cette société? Est-ce que les féeries, qui ont pour les masses un attrait spécial, n'auraient pas une grande chance de réussite dans une salle dont les vastes proportions permettraient de réduire considérablement le prix des places, tout en réalisant de magnifiques recettes?

Croyez-vous que les concerts populaires d' Aimé Gros, qui sont, aujourd'hui, entrés dans nos habitudes, ne seraient pas plus à l'aise à l'Alcazar qu'au Casino, dont l'espace est restreint? Est-ce que si, comme à Paris, aux concerts Padeloup, on pouvait établir des places à soixante-quinze et cinquante centimes, le nombre des auditeurs ne se multiplierait pas?

Il est un fait certain, c'est qu'à Lyon on prend de plus en plus goût au plaisir, et que le public ne manque jamais aux fêtes intéressantes qui lui sont offertes; mais le point capital est de mettre le plaisir à la portée de toutes les bourses, et les petites sont plus nombreuses que les grandes.

Je soumetts à M. Vaubertrand, le propriétaire de l'Alcazar, ces observations qu'on pourrait développer, car, à leur appui, il y aurait encore à donner d'excellentes raisons. M. Vaubertrand est un homme habile et qui a fait ses preuves, et je suis certain qu'entre ses mains l'entreprise dont je parle aurait sa réussite assurée.

Quoi qu'il en soit, l'Alcazar ne périra pas: comme le phénix, il renaitra, non de ses cendres, mais de ses démolitions. C'est là une bonne nouvelle, dont le *Passe-Temps* est heureux de donner la primeur à ses lecteurs.

LUCIEN.

## ESQUISSE THÉÂTRALE

### Les Spectacles excentriques

Il se produit en ce moment à Paris un spectacle qui peut passer, à bon droit, pour le prototype des spectacles excentriques et inimaginables: c'est l'horreur élevée à sa plus haute puissance, une pantomime effroyable et lugubre qui produit l'effet d'un hideux cauchemar, et qui semble réa-liser, pour le spectateur, l'hallucination épouvantable et folle d'un alcoolisé.

C'est aux Folies-Bergère qu'on voit cet étrange divertissement....

Quatre hommes, quatre Américains, vêtus de noir, déguenillés, livides, grimés d'une façon effrayante, arrivent, par quatre portes ouvrant sur un décor sombre, et la scène commence.

Ils sont de tailles différentes. L'un, long, sec, immense, maigre jusqu'à l'hyperbole, les yeux creux, les membres hideusement grêles, toute l'apparence d'un squelette enveloppé dans une serpillière; l'autre, tout petit, rond comme une boule, roulant plutôt qu'il ne marche, et se démenant avec l'allure oblique et louche d'un crabe.

Les deux autres tiennent les rôles intermédiaires.

Tous sont vêtus d'un habit noir colant, boutonné jusqu'au cou, râpé, luisant, déchiré; dessous, pas de linge: la livrée de la bohème vicieuse et misérable, idiotisée par l'absinthe et la crapule.

L'entrée de ce quatuor de fantômes est saisissante; mais la scène qu'ils jouent arrive aux dernières limites de l'horrible.

Ces hommes se sont appliqués à l'étude de la

folie dans ce qu'elle a de plus épouvantable; ils ont dû vivre avec les aliénés pour s'en assimiler ainsi les attitudes, les gestes et les physionomies.

L'un a copié les gâteaux et il les exprime avec une vérité à faire frémir: c'est leur regard morne, leur bouche pendante et baveuse, leur geste stupide et sans but, leur démarche molle; c'est l'idiotisme enfin dans toute son horreur.

Le second est épileptique: il écume, il roule les yeux, il tombe, se tord et hurle.

Le troisième est un monomane; le quatrième enfin (c'est le grand) est un agité, un fou furieux, et il pousse le spectateur aux dernières limites de l'épouvante.

Ce sont des gestes violents, des attitudes extravagantes, des contorsions, des grimaces, des bondissements, des renversements de visage, des torsions de membres — c'est effroyable!

Chacun des quatre aliénés a son accès en même temps; ce ne sont que des chutes, des renversements, des bonds, des cabrioles, des rotations à donner le vertige, une forêt de bras et de jambes s'agitant dans un désordre furieux — et, à travers tout ce pêle-mêle effrayant, ces quatre têtes grimées, hideuses, terribles, épouvantables.

Et puis tout cesse subitement; les quatre insensés se relèvent, calmes, graves, solennels, enlèvent leurs perruques d'un tour de main et saluent. La pièce est finie.

Voilà le spectacle saisissant et horrible qu'on voit depuis quelques jours aux Folies-Bergère. Je ne vous le donne pas pour attrayant, et il me semble fait ni pour les femmes nerveuses, ni pour les jeunes enfants; — mais, si on admet le point de départ de ce genre singulier, il faut convenir que c'est la plus étonnante chose qu'on puisse rêver.

C'est une fantaisie, mais lugubre, affreuse, poussée au noir, et telle que seule a pu l'inventer l'imagination funèbre d'un Yankee, ivre d'opium et de whisky. C'est le dernier envoi que vient de faire à la vieille Europe la jeune et joviale Amérique; n'entendant rien à la grâce, n'ayant le sens ni de la couleur, ni de l'aimable, ni du beau, ne sachant rien créer dans le domaine de l'attrayant et du poétique, elle s'est rabattue sur l'épouvantable.

On avait mis les nymphes et les déesses au théâtre, on les avait montrées dans la lumière et l'harmonie — l'Amérique a pris les fous furieux et les exhibe dans l'horreur.

C'est ce qu'on appelle trouver une voie nouvelle et ajouter « une corde à la lyre! » Grand merci!

Mais, en vérité, n'est-ce pas là un signe du temps?  
G. M.

## NOS THÉÂTRES

Le Grand-Théâtre, n'ayant plus d'artiste en représentation pour solliciter la curiosité du public, déploie une grande activité afin de donner, par la reprise d'opéras, quelques variétés à son répertoire.

C'est ainsi qu'on a repris *la Muette*, *Haydée*, et qu'on annonce, pour samedi, la reprise de *Roméo et Juliette*.

Dans *la Muette*, on retrouve toutes les qualités qui ont fait d'Auber le premier, incontestablement, des compositeurs français: ce style clair, précis, cette phrase correcte, qui dit toujours exactement ce qu'elle veut dire. Auber, sans doute, réussit mieux dans l'opéra-comique, qu'il a spécialement cultivé; il lui manque un peu de souffle dans le grand opéra, mais, en revanche, que de choses charmantes semées ça et là; l'air du *Sommeil*, par exemple, et celui de *Amis, la matinée est belle*, le chœur si pittoresque du marché, etc. Ce sont là autant de petits chefs-d'œuvre qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Le rôle du ténor; dans *la Muette*, convient mieux à un ténor d'opéra-comique qu'à un ténor de grand opéra, car il faut plus de grâce que de force. M. Gilland s'en est convenablement tiré. M. Delrat, auquel on ne peut faire que l'étrange reproche d'avoir trop de voix, chante très-agréablement le rôle de Pietro.

S'il est un personnage difficile à interpréter dans l'opéra dont je parle, c'est bien celui de la muette, confié à la première danseuse. Mimer pendant cinq longs actes un rôle, traduire par des gestes et des expressions de physionomie les passions humaines, n'est point, on le reconnaîtra, chose facile, et le danger — si l'artiste n'est pas fort intelligente — est de tomber dans le grotesque et dans la charge. Que M<sup>lle</sup> Gedda reçoive tous mes compliments; il est impossible de rendre d'une façon à la fois plus simple, plus dramatique et plus poétique le personnage de Fenella.

C'est sans doute pour M. Valdéo qu'on a repris *Haydée*, et on a été bien inspiré, puisque le résultat a été un succès. La voix de cet artiste manque un peu de légèreté et se prête mal aux vocalises; en revanche, elle a de l'ampleur et de la sonorité, et se développe à l'aise dans les opéras de demi-caractère; aussi, je suis convaincu qu'il y a, dans M. Valdéo, l'étoffe d'un premier ténor de grand opéra: avec un peu de travail et quelques efforts, cet artiste arriverait rapidement à tenir cet emploi. Dans *Haydée*, à côté de M. Valdéo, je citerai M<sup>lle</sup> Isaac et M<sup>lle</sup> Douau, partout charmantes.

A propos de M<sup>lle</sup> Isaac, permettez-moi de signaler un incident caractéristique. L'autre soir, on venait de jouer, devant une salle assez peu garnie, le nouveau ballet, *Coppélia*, dans lequel, entre parenthèse, M<sup>lle</sup> Gedda est fort remarquable. La toile se lève sur *les Noces de Jeannette*, un petit bijou musical; aux premières vocalises de M<sup>lle</sup> Isaac, les spectateurs, tirés subitement de leur léthargie, prêtent l'oreille; on écoute charmé, et les braves suivant la marche du *crescendo*, à la chute du rideau, toute la salle était debout, acclamant la remarquable artiste qui, tout heureuse de ce succès — en quelque sorte spontané — vint saluer le public.

M<sup>lle</sup> Isaac est-elle engagée pour l'année prochaine? Je l'ignore, mais je le souhaite sincèrement: on ne pourrait trouver, pour la remplacer, une artiste de sa valeur, car elles sont clair-semées.

\* \* \*

Pour terminer par un succès sa direction et ne nous laisser que de bons souvenirs, M. Lamy monte, aux Variétés, *la Belle Gabrielle*; on annonce des costumes et des décors neufs.

Je me suis souvent demandé comment Lamy pouvait parvenir à monter « ces grandes machines » sur une scène aussi restreinte que l'est celle du théâtre des Variétés.

C'est là un tour de force qu'il a accompli déjà plusieurs fois, et je lui souhaite sincèrement un succès.

\* \* \*

Un bon point à M. Gustave d'Hérou: il a monté, au Gymnase, une petite opérette due à la collaboration de deux auteurs du cru.

Le librettiste est, à ce que nous a appris l'affiche, « membre de la Société littéraire de Lyon. » C'est là un titre, sans doute, mais il me paraît que c'est un peu puéril de s'en parer.

La Société littéraire de Lyon se compose, pour la plupart, d'honorables personnes ne faisant pas profession d'écrivain, mais occupant leurs loisirs à des travaux littéraires. L'admission dans cette société n'offre pas de très-grandes difficultés; qu'on soit flatté d'en faire partie, rien de mieux, je le comprends; mais qu'on s'en fasse un titre pour jeter de la poudre aux yeux du public, c'est un peu enfantin. Plus d'un journaliste, en insérant la réclame dont je parle, a dû sourire.

Quoi qu'il en soit, je me plais à constater que la petite opérette a obtenu un fort honorable succès.

Rien à dire pour aujourd'hui du Gymnase, qui a trouvé, dans *la Boulangère à des écus*, un succès inépuisable.

X.

## LUI!...

SONNET-RÉALISTE

Est-il brun? je l'ignore; ou châtain? Peu m'importe.  
Est-ce un œil noir ou bleu qu'il tient sur moi levé? —  
Je ne sais; mais mon cœur bat d'une étrange sorte,  
Quand son pas vif résonne en frappant le pavé.

S'il passe inattentif, sans heurter à ma porte,  
Je souffre... En mon sommeil, à lui j'avais rêvé!...  
S'il entre, à sa rencontre un élan me transporte:  
Jamais il ne me semble assez vite arrivé!...

Il verse la lumière et l'ombre sur ma voie;  
Il dispense à mes jours la tristesse ou la joie,  
Du drame de ma vie infatigable acteur...

Ah! lorsqu'il tient mon âme à sa voix suspendue,  
Qu'il sent ma main trembler, vers la sienne tendue,  
Croyez-vous qu'il s'émeuve?... Eh! non... — C'est le  
facteur.

MALVINA.

Nous lisons dans le *Salut public*:

## M. PAQUE

Nous lisons dans un journal de Londres, *The Hour*, la notice nécrologique suivante sur un artiste d'un grand mérite, qui, lors de son passage à Lyon, obtint un beau et légitime succès. Les nombreux admirateurs du talent de M. Paque nous sauront gré de ne pas laisser passer inaperçue la mort d'un homme dont l'Angleterre était aussi fière que s'il eût été une illustration nationale.

« La mort de cet éminent violoncelliste, dit le *Hour*, fait perdre à la musique un de ses adeptes les mieux doués et à la profession musicale un de ses membres les plus estimés et les plus aimés.

« Bien qu'il fût Belge de naissance et que de nombreuses marques de distinction lui eussent été données par les cours étrangers, M. Paque a vécu si longtemps à Londres, comme artiste et comme professeur, que, tandis que le monde musical a lieu de regretter la perte immense que l'art vient d'éprouver, ce sont surtout les artistes des orchestres de l'Angleterre et les amateurs de nos sociétés philharmoniques qui sentiront le plus douloureusement la perte de cet ami qui fut si longtemps pour eux un lien d'harmonie et de bonne camaraderie.

« Nos salons et nos salles de concert résonnent encore de la musique délicieuse de l'artiste regretté; il serait donc inutile de parler de ses triomphes ou de vanter son talent, son goût délicat et toutes ses perfections musicales. Il suffit de rappeler, dans ce court hommage à un talent qui n'est plus, que M. Paque fit ses études musicales au Conservatoire de Bruxelles, qu'il fut élève de Demunck, le célèbre compositeur pour violoncelle, et qu'après plusieurs engagements à l'étranger, il fut appelé ici par M. Julien, dont il fut pendant plusieurs années un des plus habiles soutiens. Au moment de sa mort, M. Paque était membre de l'orchestre particulier de la reine, premier violoncelle aux New-Philharmonic Concerts, membre de l'orchestre de l'Opéra-Italien et professeur de violoncelle à l'Académie de musique de Londres. Dans ce dernier emploi, M. Paque eut occasion de communiquer à ses nombreux élèves le secret de ce style admirable qu'il possède à un si haut degré, et qui fera de ses élèves de dignes successeurs.

« Longtemps encore, le souvenir de ce maître illustre et bien-aimé encouragera, stimulera ses élèves et fera mentir la théorie de l'oubli des absents; et ses amis si nombreux, tout en déplorant la perte de l'artiste, regretteront amèrement le bon camarade dont la vie, exempte de tout reproche, donnait l'exemple de ces vertus privées qui relèvent l'homme, quelle que soit sa position, quel que soit son rang dans l'échelle sociale. »

Pour nous, qui avons longtemps joui de l'amitié de cet homme de bien, nous ne pouvons que nous associer de tout cœur à ce juste tribut d'hommages rendu à l'artiste et à l'homme privé.

Ch. STUART-NERRITT.

— Laissez donc ! fit Maheurtier. Ce qu'il me faut avant tout, c'est une probité et une discrétion à toute épreuve. Le reste n'est que de l'enfantillage. En deux jours, je vous aurai mis au courant. Ainsi, je compte sur vous. Demain vous donnez votre démission à Drevot, et, la semaine prochaine, vous vous installez ici.

En effet, quelques jours après, j'entraîs sous sa direction et je commençais à remplir mes fonctions de caissier.

Maheurtier ne s'était pas trompé. Au bout de quelques jours, j'étais complètement au fait de mon emploi ; bientôt même, je pus suppléer mon directeur dans la plupart des opérations de détail.

Voici en quoi consistaient ces opérations : L'idée, plusieurs fois réalisée depuis et toujours avec succès, qui avait présidé à la création de la *Caisse centrale des Capitalistes*, n'appartenait pas en propre à Maheurtier. Il la devait à son ancien patron, Folster ; mais il faut lui rendre cette justice, qu'il avait su en étendre singulièrement la portée.

Folster était le prêt sur gages fait homme. Il ne voyait dans la société que des créanciers et des débiteurs. Il avait un aphorisme favori : « On ne prête pas à quelqu'un, on prête sur quelque chose. »

Par extraordinaire, cet avare avait progressé dans son art. Un jour, il avait compris, en face de la mobilisation toujours croissante de la fortune publique, que le bon temps du prêt sur gages, sur ces gages lourds et encombrants qui faisaient ployer les deux étages de sa maison, était passé. Il se dit aussi que tous ces spéculateurs nouveaux qui venaient d'éclorre, seraient un jour ou l'autre pressés par quelque détresse. Alors vendront-ils leurs titres ? Mais s'ils sont en baisse, et s'ils ont l'espoir d'une hausse énorme, certaine ?... Non ! ils essayeront d'emprunter sur leurs chiffons de papier. Dès ce moment, il inaugura le prêt sur titres et valeurs : ses greniers se vidèrent et son secrétaire s'emplit. Il doubla ses gains.

Rentré au service de Folster, Maheurtier applaudit à cette transformation ; mais il la trouva insuffisante, incomplète. Souvent Folster, à court de fonds, était obligé de limiter ses opérations, d'arrêter ses prêts.

— Montez une commandite, lui dit Maheurtier, et au lieu d'opérer sur deux millions, vous opérerez sur vingt.

— Non. Je ne fais d'affaires qu'avec mon argent.

— C'est un tort. Les affaires, c'est l'argent des autres.

Folster refusa. Et j'ai, plus tard, entendu dire à Maheurtier :

— Folster ! sans doute il avait du génie ; mais grand comme sa poche, pas plus.

Autre critique, plus radicale. Un jour que le comte de la Roche-Houais venait d'emprunter quarante mille francs à Folster, Maheurtier se mit à feuilleter sur le comptoir les titres laissés par le comte en nantissement : c'étaient des actions des *Houillères belges*, toutes au porteur.

— Bonnes actions, fit Maheurtier, et

cependant, avant quinze jours, elles auront baissé de dix pour cent.

— Vous croyez ?  
— J'en suis sûr. Que'st-ce que vous allez faire de ces papiers ?

— Je vais les serrer dans ma caisse.

— Ce n'est pas très-fort.

— Qu'est-ce que vous feriez, vous ?

— Je ne sais pas précisément ; mais celui qui négocierait ces titres aujourd'hui pour les racheter dans quinze jours, ferait un bénéfice de sept à huit mille francs.

Folster réfléchit un instant, et répondit :  
— Ce serait de l'improbabilité.

Maheurtier se contenta de sourire.

Un mois après cette conversation, Folster mourait presque subitement.

Maheurtier, plein de son idée longtemps méditée et mûrie, résolut de la mettre immédiatement à exécution. Les deux faits rapportés ci-dessus expliquent, sans qu'il soit besoin d'y insister, quels étaient son but et ses moyens. Mais cette entreprise, telle qu'il la rêvait, ne pouvait être lancée et conduite par lui seul. Il lui fallait absolument un allié, un aide. Il alla trouver ce même comte de la Roche-Houais, l'ancien client de Folster, dont les dépôts étaient si scrupuleusement respectés.

Cinquante ans, — un beau nom qu'il avait compromis par ses folies et même par des actes plus graves, — homme du monde et homme de plaisir, — brouillé avec sa famille, — endetté de longue date et aux trois quarts ruiné, — légitimiste par sa naissance, son éducation et ses goûts, — tous jours au courant des nouvelles politiques, — choyé dans les salons officiels comme une importante recrue, et dans ceux du noble faubourg comme un aimable renégat dont la défection n'avait rien de définitif, — tel était le comte de la Roche-Houais.

Ces deux hommes devaient s'entendre. Séance tenante, les statuts furent arrêtés ; le comte se chargea d'obtenir et obtint en effet, quelques jours après, l'ordonnance d'approbation. Il devait présider le conseil de surveillance avec vingt mille francs de gratification annuelle.

Ce conseil fut composé de noms connus, quelques-uns presque célèbres, et les membres choisis donnèrent d'autant plus facilement leur adhésion, qu'ils ne devaient, en échange des quinze mille francs que le comte offrit à chacun d'eux, engager dans cette sinécure aucune part de leurs loisirs ni de leur responsabilité.

La *Caisse centrale des Capitalistes* était désormais fondée au capital de vingt millions. Les affiches et les réclames firent ensuite leur effet. Les actions s'enlevèrent avec une rapidité merveilleuse ; elles furent d'emblée cotées à la Bourse, où elles firent prime.

Au bout de quinze jours, la direction et les bureaux fonctionnaient activement. Maheurtier était ravi, et, ce qui était le plus important pour moi, il était satisfait de mon travail.

Ma vie se passait ainsi :

Le matin, à neuf heures, j'arrivais à mon bureau.

Nous étions cinq employés ; mais je ne relevais que du directeur, et j'étais maître absolu dans le compartiment, séparé par une cloison grillée, qui était affecté à la caisse. Maheurtier, d'ailleurs, avait avec moi des façons familièrement amicales, qui me donnaient une sorte d'autorité et de contrôle sur les autres employés : la distinction dont j'étais l'objet, jointe à l'importance du travail que j'accomplissais, constituait pour moi une véritable sous-direction, très-réelle, sinon nominale.

Maheurtier ne faisait que de très-courtes apparitions dans les bureaux, avant midi, et le soir, de trois à cinq heures. Pendant ce temps, il trouvait moyen de suivre le travail de chacun de nous, de donner ses ordres, de dicter la correspondance, et tout en recevant des clients, d'étudier les questions et les dossiers à l'ordre du jour : tout cela comme je l'avais vu faire chez MM. Drevot, simplement, vite, et, pour ainsi dire, en se jouant.

Presque chaque jour, il me faisait entrer chez lui. Je passais par un étroit couloir qu'on avait cru devoir laisser subsister lors de notre installation, et qui communiquait de la caisse à son cabinet. Nous causions : d'affaires d'abord ; mais bientôt, la conversation déviait et prenait un autre tour. Il me parlait de sa façon de vivre, des salons brillants où il était reçu, du monde interlope où il se fourvoyait de temps à autre, de ses succès, de ses folies, de ses amusements et de ses ennuis. Toutes confidences très-personnelles et très-intimes qui me faisaient ouvrir de grands yeux, et me laissaient entrevoir quel sens il attachait à ces mots : *Je veux vivre !*

Je me souviens qu'un jour il me dit, avec une nuance de mélancolie ironique :

— Vous croyez peut-être que je m'amuse ?... Je voudrais me le persuader, mais ce n'est pas vrai. Je me venge. Ouil je me venge de trente-trois ans de misère et d'obscurité... Ce n'est pas très-gai.

Je ne sais vraiment pas pourquoi il se laissait aller à ces confidences : besoin de s'épancher sans doute ou plutôt de s'entendre causer ; car je ne le comprenais guère et je lui répliquais à peine. Il riait de mes étonnements et de mon silence : — « Ce « bon Causson !... Ce sage et vertueux « Causson !... En somme, il est plus heureux que nous autres !... etc. »

A cinq heures, j'étais libre, et je me hâtais de revenir chez moi par le plus court. Car, moi aussi j'avais mon monde, ma joie, ma folie ; et ce monde, c'était ma famille, c'est-à-dire ta mère et toi.

S'il faisait beau, je n'allais pas directement rue d'Enfer. J'étais sûr de te trouver sous les grands arbres du Luxembourg ou dans la pépinière, à jouer et à gambader ; et ta mère, sur un banc, à quelques pas de toi, cousant ou brochant. Comme tu courais à ma rencontre ! J'entends encore ton cri joyeux : Maman, voici père ! Et de me sauter au cou, et de nous embrasser. T'en souviens-tu ?... Ta mère se levait, serrait son ouvrage, et nous faisons un tour dans le jardin... Souvent tu t'attardais derrière

nous, à regarder d'autres enfants, — privilégiés ceux-là, car ils avaient des jouets. Cela t'amusait de les voir. Tu étais bon déjà : tu ne connaissais pas l'envie.

Parfois ta mère avait reçu dans la matinée une lettre de mes parents. Quel plaisir en apercevant jee pli incorrect, ce cachet rustique et cette bonne grosse écriture de mon père ! Ta mère la relisait avec moi ; nous revenions sur certains passages. Et les commentaires !... Comme ils seraient contents, eux aussi, de nous avoir près d'eux ! Vivrions-nous jamais ensemble, tous réunis ?... Et alors, des rêves, des projets, qu'au fond nous sentions bien irréalisables, mais qui du moins nous égayaient le cœur un instant.

Le soir, après dîner, nous faisons une promenade, le plus souvent du côté des quais, et jusqu'aux Tuileries. En rentrant, je m'arrêtais rue de Seine pour ma tenue de livres que j'avais conservée ; et, vers dix heures, je te trouvais endormi depuis longtemps ! Tu recevais, sans t'éveiller, la lampe était éteinte et nous reposions comme toi.

Le lendemain ressemblait à la veille, car c'est surtout de l'employé qu'on peut dire que toutes ses journées se ressemblent.

Mais le dimanche faisait exception. Ce jour-là, c'était fête pour nous trois. Nous déjeunions ensemble, et, après le déjeuner, s'agissait l'importante question de savoir de quel côté nous dirigerions notre promenade. Tu prenais la plus grande part dans cette discussion, et presque toujours ton choix nous décidait. Nous allions ainsi, le plus souvent seuls, mais quelquefois accompagnés des Urbain, avec lesquels ces parties de campagne étaient concertées longtemps à l'avance. Il en est une, entre autres, qui m'a laissé un doux et cruel souvenir.

C'était vers le milieu de septembre. Nous devions, cette fois, aller à Montreuil, chez madame Prévot, une des cousines de madame Urbain. Dès la veille, ta mère avait préparé un panier de provisions, car nous ne voulions pas arriver à Montreuil comme des affamés, et nous songions à indemniser quelque peu nos hôtes des ravages que toi et les petits Urbain alliez faire dans le jardin.

Il y a loin de la barrière à Montreuil. Plusieurs fois nous nous arrêtâmes le long de la route pour vous faire reposer. Mais c'était une attention perdue. Tandis que nous étions assis sur le rebord du chemin, il nous fut impossible, toi et les petits Urbain, de vous faire tenir en place : vous couriez de ci, de là, sans égard pour nos remontrances sur la longueur et la difficulté du retour.

Enfin nous arrivons. Je vois encore cette petite maison, blanche, propre, charmante, surtout du côté du jardin : un grand et beau jardin dont on avait eu tort de vous parler d'avance, car vous le saviez garni de treilles déjà mûres, d'espaliers chargés de fruits ; il était déjà le but de vos convoitises.

Quel bon accueil nous fut fait, à vous surtout, les enfants ! Cette pauvre dame

Prévot avait perdu les siens. Elle ne cessait de nous embrasser. Elle se détournait même pour essuyer une larme... Mais nous ne vous souciez guère d'elle ni de nous. Vous vous soustrayiez aux caresses aussi bien qu'aux gronderies, et vous étiez impatients de vous éparpiller dans le jardin, — où bientôt il fallut vous suivre pour vous surveiller et vous contenir un peu.

Le grand air et la marche vous avaient mis en appétit. On dina dans le jardin, sous une tonnelle. Le gai repas ! la bonne causerie à laquelle vous mêliez vos cris joyeux et votre babill !

La chaleur un peu tombée, nous songâmes au retour.

Nous nous mîmes en route, à pied, laissant seulement nos paniers, qui nous revinrent le lendemain bourrés de fruits superbes.

Tout alla tant bien que mal jusqu'à la barrière ; mais, arrivés là, tu déclaras que tu ne pouvais marcher davantage ; ce qui détermina de la part du petit Urbain une déclaration pareille. Je te pris sur mon dos, te le rappelles-tu, tes deux bras passés autour de mon cou, et Urbain en fit autant pour son fils.

Deux ou trois passants se mirent à rire en nous voyant ainsi chargés ; ces gens-là n'avaient probablement pas le bonheur d'être pères et ne comprenaient pas la légèreté de certains fardeaux.

Rentrés chez nous, il y avait un quart d'heure que tu dormais, ta tête blonde posée sur mon épaule. Ta mère, ce soir-là, te déshabilla et te coucha sans que tu t'en aperçusses.

Comme je m'attarde à ces souvenirs ! Comme je m'y réfugie et voudrais y rester !...

## II

Au nombre des folies que Maheurtier se plaisait à commettre et dont il convenait avec tant de bonne grâce, il eût été extraordinaire que le jeu ne se rencontrât pas. Il jouait, en effet.

Plusieurs fois, fatigué d'une nuit sans sommeil, il m'avait dit en bâillant :

— Quel niais je fais ! je me suis laissé dévaliser cette nuit chez une telle. (Il citait le nom de quelque courtisane à la mode.)

Il me chargeait alors de prendre dans la caisse la somme qu'il avait perdue, de la porter à son débit et de la remettre à son créancier.

Comme, en payant une dette de jeu, il n'est pas d'usage d'exiger un reçu, Maheurtier n'était pas fâché de trouver en moi un témoin qui, au besoin, pût attester la régularité du paiement. Du reste, l'intimité de nos rapports lui permettait de me demander ce genre de service.

Voir la suite dans *l'Indépendant du Mardi 11 avril*.

10c.

L'INDÉPENDANT

10c.

GRAND JOURNAL POLITIQUE

Paraissant les **MARDI, JEUDI** et **SAMEDI**

COMMENCE EN FEUILLETON

# LE SECRET TERRIBLE

ou  
**MÉMOIRES D'UN CAISSIER,** par Adolphe BELOT

PREMIÈRE PARTIE

## LE CAISSIER

I

Des circonstances particulières firent tomber, l'année dernière, entre nos mains un manuscrit d'une écriture fine et serrée, sans titre, avec cette dédicace :

A MON FILS

Ce manuscrit, où l'auteur, ancien caissier d'une importante maison de banque, racontait sa vie en toute sincérité, contenait un trop grand enseignement et répondait trop bien aux préoccupations du jour, pour que l'autorisation de le publier ne fût pas vivement sollicitée par nous.

Cette autorisation nous fut accordée et nous en usons aujourd'hui.

C'est donc la confession de Causson qu'on va lire; confession scrupuleusement respectée, alors même que, par suite des exigences de cette publication, nous substituons à la citation textuelle un récit analytique qui en élimine les longueurs ou en comble les lacunes.

Causson était né à Ch., à deux lieues de Joigny, dans l'Yonne. Ses parents étaient de simples cultivateurs, possédant quelques terres et les faisant valoir eux-mêmes. A onze ans, il quitta l'école primaire de son

village et fut placé à Joigny, dans la pension Maximet. Là, il eut pour condisciple et pour camarade Frédéric Bodard, le fils d'un escompteur de Joigny. Cette connaissance décida de son avenir; il sortait avec Frédéric les jours de congé; M. Bodard remarqua ce jeune garçon à la physionomie honnête et intelligente, et lui donna une place dans ses bureaux.

Causson y resta quatre ans. Puis, tourmenté d'un grain d'ambition, il vint à Paris et entra comme employé aux appointements de 1,500 francs chez MM. Drevot frères, banquiers, rue de la Chaussée-d'Antin.

Ses espérances furent durement déçues: après six ans d'assiduité et de consciencieux travail, il avait la même place et ses appointements ne s'étaient élevés que de 300 fr.

Chez MM. Drevot, il fit la connaissance de Maheurtier et se lia intimement avec le vieux père Michelin, dont il devint le gendre.

Ce mariage fut célébré dans les premiers mois de 1841.

Alors, écrit Causson, s'écoulèrent les deux plus belles années de ma vie; deux années d'un bonheur immense. Que de fois je les ai regrettées depuis!

Je quittai mon logis de la rue de la Harpe et j'allai demeurer rue d'Enfer avec ma femme et mon beau-père. C'était une économie, d'abord; puis, nous ne voulions pas nous séparer. M. Michelin n'avait besoin que d'une pièce, dont je fis depuis mon bureau. L'appartement, tout mesquin qu'il fût, nous suffisait; n'eût-il pas suffi, nous nous serions arrangés pour y vivre. C'est là que nous avons commencé à nous aimer!...

C'est le seul temps où nous n'avons pas

connu la gêne. Nous avions au-delà de nos besoins. Mon beau-père gagnait trois mille francs, moi dix-huit cents: nous faisons des économies!

Tu vins au monde dans cet appartement, mon cher Richard. Je ne sais pas quelle bienvenue sourit aux enfants des riches; mais je doute qu'aucune naissance puisse être accueillie avec plus de joie et de tendresse.

De t'envoyer en nourrice, il n'en fut pas même question: ta mère prit seulement une femme de ménage. Quel bonheur pour nous tous de te voir là, près de nous, d'observer tes progrès, de te soigner, de t'embrasser!

Ce bonheur dura peu.

Un matin, comme nous allions, selon notre habitude, partir ensemble pour le bureau, M. Michelin se sentit tout à coup indisposé. Il passa sa main sur son front, balbutia quelques mots et tomba inerte entre mes bras.

Une hémiplegie l'avait frappé. Tous les soins qui lui furent prodigués ne réussirent qu'à prolonger pendant quelque temps un semblant d'existence. Il s'éteignait en janvier 1843.

Je le vois encore sur son lit de douleur. Sa langue paralysée ne put articuler un suprême adieu; ses mains ne purent presser les nôtres; son regard où s'étaient réfugiés les dernières lueurs de son intelligence et les derniers élans de son cœur, se fixait sur nous avec une douce tristesse et une sorte de commisération, comme s'il eût senti les dures épreuves que ses enfants devaient traverser.

Ce fut pour nous à tous les titres, une cruelle perte. Outre la douleur qu'elle nous causait, sa mort nous laissait dans un véritable embarras. Nous nous trouvions ré-

duits, pour vivre, à mes seuls appointements, et cette ressource ne pouvait nous suffire.

Je parlai à MM. Drevot. J'espérais que la place devenue vacante par la mort de mon beau-père me serait accordée: cela m'était dû, pour ses longs services, à lui, pour les miens, et enfin en considération du malheur qui nous frappait.

Il n'en fut rien. La place était promise et déjà accordée à un autre employé. On me laissa seulement espérer une augmentation d'appointements qui ne vint jamais.

Pendant toute l'année 1843, je tentai inutilement de me procurer un emploi mieux rétribué. Je dus me résigner à aller tenir, le soir, de huit à dix heures, les livres d'une maison de commerce de la rue de Seine, ce qui ajoutait deux cents francs à mon maigre budget; nous vivions ainsi, mais à grand-peine.

Enfin, dans le courant de décembre, je reçus de Maheurtier une lettre par laquelle il m'invitait à venir sans retard, rue Vivienne.

J'y courus.

Maheurtier avait trente-trois ans, la taille élancée, une tenue élégante et recherchée, des moustaches et des favoris noirs, le front large et droit, un regard intelligent, ferme et doux. Chez MM. Drevot, où il ne resta que quelques mois, il s'était fait remarquer par une activité et une sagacité merveilleuse. La banque n'avait pas de secrets pour lui: il devinait toutes les combinaisons de finance; il les eût inventées. Je me souviens qu'un jour il nous dit en riant:

— Je suis entré très jeune dans les affaires; à treize ans j'étais constitué en nan-tissement.

C'était vrai. Sa mère, un matin, était

venue dans la boutique du vieux Foster pour engager un paquet de nippes; Maheurtier était avec elle. Folster refusa les nippes; mais il avait besoin d'un petit commis. Le prêt fut conclu, à condition que le jeune Maheurtier resterait, sans appointements, au service de l'usurier, jusqu'au remboursement. La mère mourut peu de temps après, et il fallut que Maheurtier se dégageât lui-même.

Il avait travaillé ensuite dans dix maisons, chez des banquiers, des agents de change, des courtiers, — partout regretté à son départ. En dernier lieu, il était revenu chez Folster, qui savait l'apprécier. C'est là qu'il avait pris l'idée d'une société importante, qu'il venait de fonder.

Il m'avait donné rendez-vous dans ses bureaux, rue Vivienne. Quels bureaux!... Maheurtier avait des goûts de luxe et d'élégance, et surtout il comprenait son époque.

L'entretien fut court et le marché vite conclu.

— Vous savez, me dit-il, que je viens de fonder la *Caisse centrale des Capitalistes*?

— En effet.

— Vous avez vu mes bureaux. Tout mon personnel est arrêté, sauf le caissier. J'ai hésité longtemps. Enfin, en cherchant parmi mes vieilles connaissances, je me suis souvenu de vous. Cela vous irait-il?

— Dame! oui.

— Combien gagnez-vous chez Drevot?

— Dix-huit cents francs.

— Je vous en donne deux mille cinq. Est-ce convenu?

— Certainement.

Je lui serrai la main avec reconnaissance. J'exprimai seulement quelques doutes sur mon aptitude à remplir ces nouvelles fonctions.

**La discrétion de Baptiste**

Satané Baptiste!...  
Baptiste est un valet modèle, discret et fidèle comme pas un. Mais Baptiste est peut-être un disciple trop convaincu de Calino, son patron.  
Dernièrement, le baron de G..., son maître, se marie. Le soir même, au moment de partir avec sa jeune femme, pour leur voyage de noce, le baron prend son domestique à part :  
— Ecoutez-moi bien, lui dit-il, je ne tiens pas du tout à ce que l'on sache, dans les hôtels où nous descendrons, que je suis marié d'aujourd'hui. De sorte que si, par hasard, l'on vous interrogeait à ce propos, tâchez d'être discret...  
Baptiste s'inclina avec respect et sortit en faisant un petit mouvement de tête, plein de malice.  
Le lendemain de leur première nuit, passée à l'hôtel de la ville de..., le baron remarqua avec quelque surprise les chuchotements et les sourires malicieux des gens de la maison.  
— Baptiste aura parlé, fit-il avec dépit.  
Aussitôt il appelle son valet de chambre.  
— Misérable! lui dit-il en débutant, je parie que vous avez raconté que nous étions mariés...  
— Non, monsieur, je vous le jure, interrompit vivement Baptiste, au contraire...  
— Comment, au contraire?  
— Oui, monsieur, quand on m'a interrogé : « Mes maîtres, mariés, ai-je répondu, allons donc! ils voyagent ensemble pour savoir s'ils se plairont, afin de s'épouser plus tard; mais pour être mariés, ils ne le sont pas, ils s'essayaient, voilà tout. »  
Inutile de dire avec quelle précipitation le baron et sa jeune femme ont changé de résidence... et de valet de chambre. JEAN DE NIVELLE.

**L'ESPRIT DES AUTRES**

Un gamin, en allant acheter du tabac pour son père, met dans sa bouche, afin de ne pas la perdre, une pièce de cinq francs en or.  
Un mouvement imprévu la lui fait avaler...  
Il revient en pleurant à la maison  
Emoi de la famille. On appelle un médecin. Celui-ci ordonne d'administrer à l'imprudent un purgatif des plus énergiques.  
Le lendemain, il vient s'informer du résultat du médicament, et, s'adressant à la mère du galopin :  
— Eh bien! la chose a-t-elle fait son effet?  
Et elle, craignant de désobliger le médecin en lui annonçant que son remède avait raté, de répondre :  
— Ça commence, monsieur le docteur. Mon Ernest a déjà rendu trois francs dix sous.  
—  
On nous raconte une charmante et touchante histoire.  
M. X..., riche manufacturier, avait épousé une femme qu'il adorait.  
Un double malheur frappa ce charmant ménage.  
Par suite de l'explosion d'une machine, M. X... perdit la vue. Peu de temps après, madame vit enlever toute sa beauté par cette affreuse maladie qui a nom la petite vérole.  
Ils s'aimaient toujours.  
Dernièrement arrive d'Amérique un célèbre médecin oculiste, qui offre de rendre la vue à l'aveugle.  
— Non, dit-il, la dernière fois que j'ai vu ma femme, elle était belle comme un ange. On m'a dit que sa maladie l'avait bien changée. Je l'aime toujours comme je la connaissais. Si je la voyais, jecraindrais de moins l'aimer!  
—  
La scène se passe à Yvetot, en plein midi.  
— J'te dis, Pierre, qu'ch'est la leun' qui nos éclaire.  
— J'te dis qu'ch'est le soleil.  
Survient un troisième paysan. On lui soumet le différend et il répond en s'éloignant :  
— Peux point vos dire, mes bons mouchieux, j'is pas d'Yvetot!...  
—  
L'acteur X... avait à jouer, l'autre soir, une scène de duel dans un mélodrame de Dennery..., à la banlieue.  
Dans ce duel, X... se trouvait avoir un adversaire, possédant comme lui le secret d'un coup terrible.

A la troisième passe, X..., furieux, devait s'écrier : *Tierce!... ma botte secrète!*  
Mais, le malheureux comédien, que sa chaussure rappelait probablement à la réalité, se trompe et s'écrie :  
*Tierce!... ma botte se crève!*

On jouait, dans un théâtre de banlieue, un mélodrame de l'ancien jeu.  
Le second régisseur, chargé des bruits à la cantonnade, ayant lu sur la brochure l'indication suivante : « *Cric! crac! bruit de serrure,* » prit cela pour du dialogue, et, au lieu d'imiter le bruit indiqué, se mit à crier dans la coulisse, à haute et intelligible voix :  
— *Cric! crac! bruit de serrure!*... Ce qui, au beau milieu d'une scène pathétique, ne manqua pas son effet.

Une mère interroge son fils qui est en vacances :  
— Sont-ils jumeaux les fils de Mme Z... qui sont avec toi au lycée?  
— Jumeaux! Oh non, il y a entre eux une différence d'au moins quatre mois.

1876

**COURSES DE LYON**  
22, 25 et 26 JUIN

Sans indication spéciale, les COURSES de LYON sont ouvertes aux Chevaux de toute espèce et de tout pays.

1<sup>er</sup> Jour. — Dimanche 25 Juin.

**PRIX NATIONAL**

(Offert par l'Administration des Haras.)

5,000 fr. dont 4,000 fr. au premier, 1,000 fr. au second, pour chevaux de 4 ans et au-dessus, nés et élevés en France. — Entrée : 200 fr., moitié forfait; la moitié des entrées au second. — Poids : 4 ans, 57 kil.; 5 ans, 61 kil.; 6 ans et au-dessus, 62 kil. 1/2. — Le gagnant d'un Prix National portera 2 kil. de surcharge; de plusieurs de ces prix, 4 kil. — Distance : 4,500 mètres environ.

Engagements jusqu'au Jeudi 22 juin, à 4 h., chez M. GRANDHOMME, 1 bis, rue Scribe, à Paris, ou chez MM. les Commissaires à Lyon, au Secrétariat de la Société, Grand Hôtel de Lyon.

**PRIX DE LA TÊTE-D'OR**

A RÉCLAMER

(Offert par la Société des Courses.)

2,000 fr. ajoutés à 50 fr. d'entrée pour chevaux entiers, hongres et juments de 3 ans et au-dessus de toute espèce et de tout pays, à réclamer pour 6,000 fr. — Poids : 3 ans, 57 kilog.; 4 ans, 65 kilog.; 5 ans et au-dessus, 66 kilog. 1/2. — Les chevaux à réclamer pour 4,500 fr. recevront 2 kilog. 1/2 de décharge; pour 3,000 fr., 5 kil.; pour 1,500 fr., 7 kilog. 1/2. — Les chevaux ayant couru sans gagner, recevront en outre 1 kilog. 1/2 de décharge. Le gagnant d'une course à Lyon en 1876, portera 1 kil. 1/2 de surcharge. — Distance : 1,900 mètres environ.

Engagements jusqu'au Jeudi 22 juin, à 4 h. du soir, chez MM. les Commissaires, à Lyon, au Secrétariat de la Société, Grand Hôtel de Lyon.

**PRIX DU JOCKEY-CLUB DE LYON (HANDICAP)**

(Offert par le Cercle du Jockey-Club de Lyon)

2,500 fr. pour chevaux entiers, hongres et juments de 3 ans et au-dessus, de toute espèce et de tout pays. — Entrée 100 fr., moitié forfait, et 25 fr. seulement s'il a été déclaré le vendredi 16 juin, avant 4 heures. — Le second doublera son entrée, le troisième retirera sa mise. — Le gagnant, après la publication des poids, d'un prix de 2,000 fr., portera 2 kil. 1/2 de surcharge; de plusieurs de ces courses ou d'un prix de 4,000 fr. et au-dessus, 5 kilog. — Distance : 1,900 mètres environ.

Engagements faits le 14 mars. — Le handicap sera publié le 12 juin, à midi.

**PRIX DU RHONE (Grand Steeple-Chase Handicap).**

(Offert par la Société des Courses.)

4,000 fr. pour tous chevaux. — Entrée 250 fr., forfait 25 fr. — Au second, 500 fr.; au troisième, 250 fr. sur les entrées. — Distance : 4,200 mètres environ.  
Engagements jusqu'au Mardi 16 mai, à midi, chez M. MERELLE, 4, place de la Concorde, à Paris. — Le handicap sera publié le 16 juin.

**PRIX DE LA SOCIÉTÉ DES COURSES**

2,500 fr. pour chevaux entiers, hongres et juments de 3 ans et au-dessus, de toute espèce et de tout pays. — Entrée 150 fr., moitié forfait, et 25 fr. seulement s'il a été déclaré le vendredi 16 juin à 4 heures. — Le second doublera son entrée. — Poids : 3 ans, 53 kil.; 4 ans, 62 kilog.; 5 ans et au-dessus, 63 kil. 1/2. — Les chevaux restant engagés, qui, le vendredi 23 juin, à 4 heures, au Secrétariat des Courses à Lyon seront mis, par écrit, à réclamer pour 15,000 fr., recevront

3 kil. de décharge; pour 10,000 fr., 6 kil.; pour 5,000 fr., 10 kil. — Distance : 1,900 mètres environ.  
Engagements faits le 14 mars.

**COURSE PLATE**

Un Objet d'art

Les conditions de cette Course militaire seront ultérieurement publiées.  
(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire-Gérant : V. FOURNIER.

**AVIS**

On nous informe à l'instant que l'ancienne **MAISON CHAINE** vient de traiter directement avec la douane, une affaire des plus avantageuses en **CHALES DES INDES**, ce qui lui permettra de les vendre à des conditions exceptionnelles de bon marché. Il sera facile de s'en rendre compte en visitant le rayon de Châles de cette Maison, à partir de Lundi 10 avril courant.

NOTA. — *Le succès que cette Maison obtient en ce moment avec ses Soieries, est la meilleure preuve que les avantages annoncés par elle étaient bien au-dessous de la vérité.*

36, rue et place de Lyon, 38

AUX

**DEUX PASSAGES**

VASTES MAGASINS

DE NOUVEAUTÉS

Les plus grands soins sont constamment apportés par les Directeurs de cette Maison pour que l'Acheteur y trouve toujours **Grand Choix, Bonne Qualité et Bon Marché.** Toutes les Marchandises, sans exception, depuis les Etoffes les plus modestes jusqu'aux plus riches Nouveautés de la Saison, sont marquées en chiffres connus pour être vendues à **véritable Prix Fixe** et avec la plus sincère loyauté.

**MARIAGES**

A. RÉGIS

17, place Bellecour, Lyon

Joindre un timbre-poste pour renseignements.

MAISON DE 1<sup>er</sup> ORDRE

**PALAIS DE L'ALCAZAR**

Samedi 15 avril

PREMIER DÉBUT DU  
**GRAND CIRQUE RANCY**

1<sup>re</sup> Représentation et Début de la  
Célèbre Troupe équestre

**SALLE DU CASINO**  
 Dimanche 9 Avril 1876  
**CONCERT POPULAIRE**  
 AVEC LE CONCOURS DE  
**M. SARASATE**  
 ET DE  
**M. L. DIEMER**  
 L'orchestre sous la direction de M. Aimé GROS

**LA SANTÉ DES FEMMES  
 A LYON**

Sous l'influence du climat de Lyon, les globules du sang ne tardent pas à diminuer et à produire ces nombreux désordres qu'on observe chez les femmes, tels que Palpitations, Crampes d'estomac, Névralgie, Migraines, Tristesses, etc. Le meilleur moyen de combattre et de prévenir ces maladies, c'est de faire usage du SIROP MAGISTRAL AU QUINA, de F. PERILLAT, pharmacien, place des Cordeliers, 5, à Lyon. — Nombreuses attestations médicales.

GRAND ARRIVAGE  
**HUITRES**

TOUS LES JOURS  
**0.75<sup>c</sup> LA DOUZAIN 0.75<sup>c</sup>**  
**M<sup>SON</sup> DUCLOS, F<sup>M</sup> MARTINS<sup>SEUR</sup>**  
 39, rue Grenette, Lyon.

**SOIERIES NOIRES & COULEURS**  
 Prix de fabrique. 12% d'escompte  
 Réassortiments **TH. CORNU** Réassortiments  
 16, rue Romarin, Lyon  
 Envoi f<sup>o</sup> de Marchandises et d'Echantillons

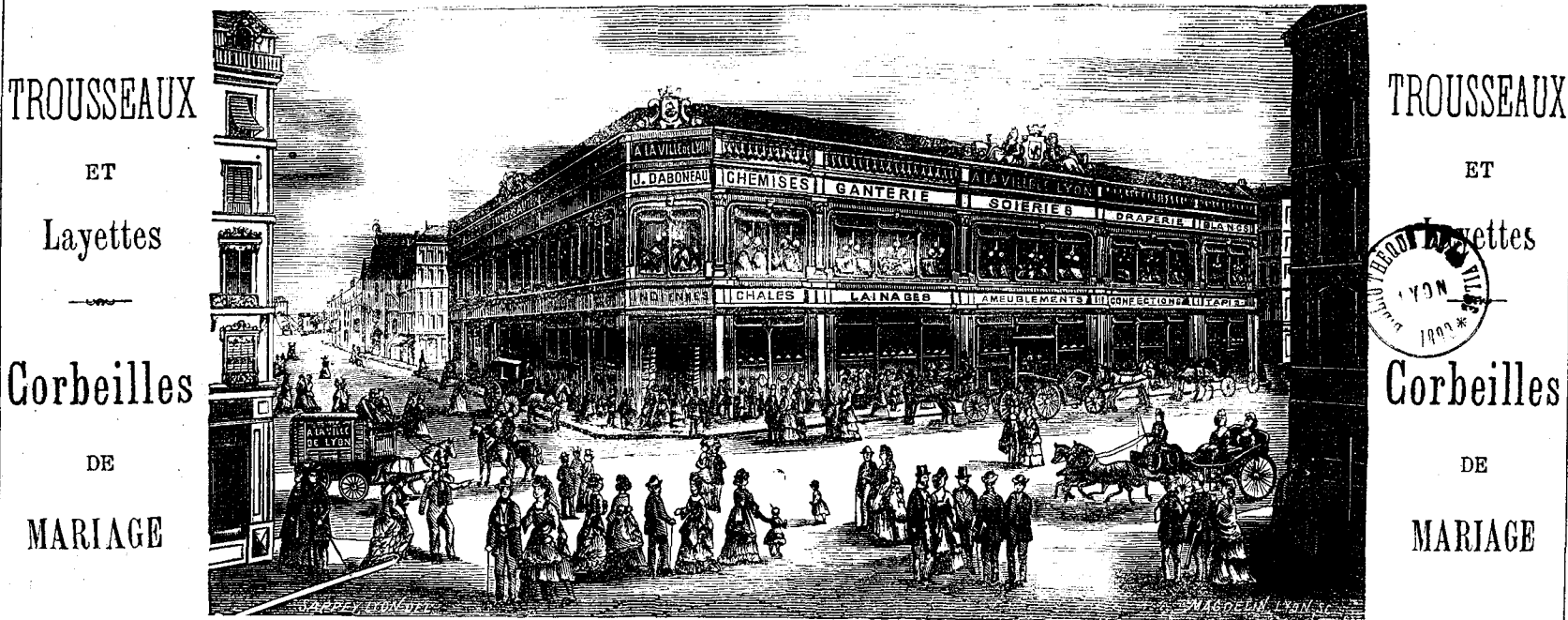
LES  
**TABLETTES PECTORALES SÉDATIVES  
 DE A. CHOL**

Guérissent Rhumes, Catarrhes, Oppressions, Asthmes, Coqueluches, Irritation de poitrine, etc. Dépôt A. Chol, pharmacien, place Saint-Vincent, n° 1, Lyon (exiger la signature). On trouve à la même pharmacie tous les produits de Parfumeries hygiéniques. *Se méfier des contrefaçons.*

**PAPIERS PEINTS**

Grands et splendides assortiments composés des **Nouveautés** les plus remarquables dans tous les prix et dans tous les styles. **Tentures imitations de Gobelins, Cuir repoussés, Cretonnes et Toiles peintes.**  
**MAISON BIOLET & GARDE**  
 65, rue de l'Hôtel-de-Ville, 65  
 Angle de la rue Tomassin.  
 GROS ET DÉTAIL — COMMISSION & EXPORTATION

GRANDS MAGASINS  
**A LA VILLE DE LYON**  
 Plus vastes que les plus grands magasins de Paris, avec moitié moins de frais généraux et connus pour vendre meilleur marché.



**TOUS LES JOURS**  
 CONTINUATION DE LA MISE EN VENTE DE TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE PRINTEMPS

EAU DE  
**LA BAUCHE**  
 (SAVOIE)

La seule qui ait obtenu le diplôme de mérite à l'Exposition de Vienne (Autriche) et Lyon 1873. — Médaille d'or à l'Académie de Paris, Médaille d'argent à l'Exposition de Marseille en 1871. — Eau la plus riche de l'Europe en protoxyde de fer 0,1730 par litre, très-apéritive et très-reconstituante; Eau de table par excellence. **ENTREPÔT de l'Administration** : place St-Nizier, M. BUNOZ, pharm. et chez tous les dépositaires d'eaux minérales et pharmaciens.



**ALCOOL DÉNATURÉ**

Remplaçant le 3/6 mauvais goût et le méthylène dans tous leurs usages. Détail, mi-gros, expéditions régulières dans toute la France. **H. BERGÉ**, 7, rue Palais-Grillet, Lyon.

8<sup>e</sup> année  
**LE MONITEUR**  
 DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches  
 EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES  
**RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO** :  
 Bulletin politique. Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des chem. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Listes des tirages. Vérifications des N<sup>os</sup> sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements  
**PRIME GRATUITE**  
**Manuel des Capitalistes**  
 1 fort volume in 8<sup>o</sup>  
 PARIS, 7, rue Lafayette, PARIS  
*Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.*

**MALADIES DE LA PEAU**

Pommade dermatophile du **D<sup>r</sup> MICHON**, O<sup>o</sup>, médecin spécialiste, contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc.; toutes les maladies de la peau en général. — **Prix, 3 fr. le Pot.** — Dépôts à Lyon, aux pharmacies **ABONNEL**, cours Morand; **SEYVET**, place Croix-Rousse; **FAIVRE**, place des Terreaux, et chez **CAZENEUVE** et **LESTRA**, droguistes. A Tarare, pharmacie **MANDET**.

**BANQUE DE PRÊTS**

100, rue de l'Hôtel-de-Ville, 100  
 La Banque bonifie sur les sommes qui sont déposées les intérêts suivants :  
 4% à vue.  
 5% à six mois.  
 6% à un an.



**DÉCOUVERTE**  
 Plus d'Asthme  
 Suffocation et Toux  
 Indication gratis fr. écrire à M. le C<sup>te</sup> CLÉRY à Marseille

**BANQUE GÉNÉRALE DE CRÉDIT**

CAPITAL : CINQ MILLIONS  
 Siège social : 7, rue Lafayette, 7, Paris  
 Succursale de Lyon, 48, rue Dubois  
**ACHAT ET VENTE DE VALEURS AU COMPTANT, sans autre courtage** que celui de l'Agent de change.  
**RENSEIGNEMENTS gratuits.** — **PAYEMENT DE COUPONS**, moyennant une commission de 25 centimes pour 100 francs.  
**ABONNEMENT au Moniteur de la Banque et de la Bourse**, journal financier paraissant tous les dimanches, 52 numéros par an, prix 1 franc. Tout abonné d'un an reçoit en prime gratuite, le **MANUEL DES CAPITALISTES**, fort volume in-8<sup>o</sup> de 400 pages.

**DENTISTES AMÉRICAINS**  
 32, rue de Lyon, 32

AVIS aux personnes qui craignent les coliques, le mauvais goût et l'irritation.  
**LE THÉ DES ALPES**  
 De **RECH**, Pharmacien à Marseille.

D'un goût très-agréable, est le purgatif le plus commode et le plus économique. Il est, suivant la dose, **digestif, rafraichissant ou purgatif.** Employé avec succès dans tous les cas où les purgatifs sont indiqués, surtout contre les **Irritations — Constipations — Migraine — Vertiges — Catarrhes — Rhumatismes**, etc. n'exige aucune préparation et n'occasionne aucun dérangement. 1 fr. 25 la boîte avec la brochure. — Dépôts à Lyon : pharmacies **FAIVRE**, **POIZAT** et **BALLANDRIN**.

*Le proprié... Geram*  
*A. Jourdain*